

## POUR NOUS IMAGINER AUTREMENT

Ces majuscules, comme de grands portiques, que l'on place à l'entrée de certains mots pour les faire penser plus haut que leurs lettres....Je m'en suis toujours méfié. Elles ne sont que trop souvent des paravents derrière lesquels se cachent les mâchoires des Grandes Idées.

Je ne sais pas comment on va au Théâtre. Qui d'ailleurs y va, ou croit y aller ? Des Professeurs ? Des Directeurs ? Des Auteurs Dramatiques ? Et je ne sais pas plus ce qu'est l'Enfant, ou la Femme, ou l'Homme, ou le Vieux ou le Noir...

Donc : l'enfant au théâtre. Des mots à ma portée, qui n'exigent pas de monter en chaire.

Quand j'écris, je ne sais pas pour qui j'écris. Je m'écris certainement pour un autre, mais cet autre je ne sais quel est son visage. Celui d'un enfant, d'une femme, d'un homme, d'un vieux, d'un noir ? Certainement tous ces visages à la fois. Comment, quand il s'agit d'écrire, serait-il question d'exclusivité ou d'exclusion ?

De même quand ce théâtre, « mon » théâtre qui est si peu « à moi », se fait, se fabrique, se met en scène, se joue, je ne peux imaginer les publics qu'il rencontrera sans la multiplicité de ces visages.

Des enfants parmi un public d'adultes, c'est comme les bulles dans le champagne. Ca pétille, ça bruisse. Leur étonnement réveille, affûte celui des personnes qui les accompagnent ou les entourent. Leur émerveillement aigu fouette le jeu des acteurs. Les enfants les assistent réellement, poussent les spectateurs adultes à devenir eux aussi une assistance, comme le souhaite Peter Brook, plutôt qu'un public.

Ne rassembler que des enfants, ou que des retraités, ou que des ouvriers, ou que des beurs, ou que des directeurs, ou que sais-je encore, devant une scène, c'est leur rendre difficile voire impossible ce plaisir d'être, égoïstement et solidairement, une assistance. Ils se coagulent, deviennent une foule, un troupeau. Le spectacle

n'est plus pour eux que le moyen de se reconnaître comme tous semblables, de se fondre dans le vertige de l'identique. Il y a des spectacles qui fonctionnent ainsi. Ils savent donner au public qu'ils se sont choisis le contentement narcissique de se sentir ou cultivé, ou révolté, ou conformiste, ou engagé, ou branché, ou intelligent, ou simplement d'être pareillement ensemble....

Le théâtre reste tout de même un de ces rares moments où nous pouvons vivre agréablement, intensément, la richesse de la solitude sans être solitaires. La présence de toutes ces autres solitudes que nous ne connaissons pas, mais dont nous ressentons la multiplicité attentive, c'est elle qui nous incite à laisser notre imaginaire, dans ce qu'il a de plus intime, de plus secret, résonner en accord avec ce qui se déroule sur scène. Alors peut s'éveiller, se réveiller en nous la « pure possibilité de jeu », celle de nous imaginer autrement que ce que nous sommes ou que nous croyons être.

Le théâtre, est-ce qu'on l'apprend ? Est-ce qu'on peut apprendre, à des enfants, à l'aimer ? Est-ce que j'ai appris le théâtre ? Je dirais plutôt qu'il m'a pris. M'a pris, au hasard d'une rencontre, et ne m'a plus lâché. Ensuite, évidemment, j'ai appris des choses, des tas de choses sur le théâtre, mais le terreau était là, labouré par ce premier contact, prêt à accueillir toutes ces graines que le vent du hasard a semées.

Certes, c'est là une parole de professionnel. Mais je crois que pour un spectateur aussi, enfant ou adulte, le déclic initial qui fait du mot théâtre une expérience vécue, c'est la découverte merveilleusement imprévue d'une autre réalité. Une réalité qu'il partage un moment avec les comédiens. Moment détaché du temps, qui bouleverse sa propre réalité, celle que la vie lui a dessinée avec parfois des traits épais, lourdement noircis par le monde qu'il lui revient d'habiter.

Pour moi, c'est ça le théâtre, ce moment où les perspectives de notre vécu changent. Et non pas d'une façon abstraite, par la tête seulement, mais par tout le corps, aimanté par la présence de ceux des comédiens, de l'espace qu'ils habitent, des objets qu'ils font vivre, de la lumière qu'ils captent, des mots et des musiques à qui ils donnent chair. Vivre cet état d'apesanteur permet de donner un autre poids au monde. Parfois même de trouver les forces d'imaginer le soulever.

Que le spectateur soit enfant ou adulte, peu importe. Chacun a son ressenti du poids du monde et sa façon singulière de transformer un kilo de plomb en kilo de plume. Tous les deux peuvent trouver dans le théâtre les secrets de cette alchimie.

Comment aussi préparer des enfants, à " aller au théâtre " ? Je dirais que c'est un peu comme de se rendre à un rendez-vous amoureux. Les explications sont alors vaines. On n'a que faire du pourquoi et du comment. Il s'agit en fait de faire battre les coeurs. De les faire battre à l'idée d'aller vivre un moment où tout devient permis et possible, où une pomme peut tomber vers le haut, où les mots tentent de dire ce qu'habituellement ils cachent ou méconnaissent, où les choses ne sont plus soumises à la toute-puissante utilité.

Celui à qui il revient de faire battre ces coeurs, il ne pourra le faire que si lui même sent le sien agité par l'attente qu'il veut faire naître. Non pas attente de ce que les livres, les dossiers, les articles de presse lui auront fort maladroitement ou trop habilement décrit, mais attente de ce quelque chose qu'il ne connaît pas, de cette promesse étincelante qu'est en réalité chaque spectacle. Promesse d'étonnement, de découverte d'un monde inconnu, qui parfois n'est pas tenue, c'est vrai, mais qui, lorsqu'elle se réalise, nous pousse à revenir sans cesse nous y brûler les ailes.

Roland Shön  
Pâques 1997

Article paru dans PUCK N°10